

---

## Jacques Ozouf, journaliste à l'« Observateur » (1958-1977)

Quentin Deluermoz

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3507>

DOI : 10.4000/ccrh.3507

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 101-110

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Quentin Deluermoz, « Jacques Ozouf, journaliste à l'« Observateur » (1958-1977) », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 43 | 2009, mis en ligne le 14 février 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3507> ; DOI : 10.4000/ccrh.3507

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Jacques Ozouf, journaliste à l'« Observateur » (1958-1977)

Quentin Deluermoz

---

- 1 Pour beaucoup d'historiens, Jacques Ozouf a aujourd'hui l'image d'un « Maître », caractérisée par son engagement moral et intellectuel. Cette perception a été fortement rappelée après son décès, la plupart des commentateurs, collègues ou amis évoquant notamment à ce sujet son activité au sein du *Nouvel Observateur*. Pourtant, alors qu'il a effectivement été un collaborateur fidèle du journal pendant près de dix-neuf ans, celle-ci demeure assez largement méconnue, comme le rappelait Michèle Perrot dans une émission-hommage à France Culture le 22 janvier 2007<sup>1</sup>. Il convenait donc de revenir sur cette part importante de son travail, inscrite dans une temporalité certes plus serrée que ses ouvrages historiques, mais également offerte à un public différent et ouverte sur l'analyse du présent. Elle constitue un vrai matériau pour l'analyse de la vie politique et intellectuelle française des années soixante/soixante-dix, mais aussi pour la compréhension du travail critique et de l'engagement citoyen de Jacques Ozouf, retrouvant ainsi la question initiale du « rôle social » de l'historien.

Après avoir recherché et lu les articles rédigés entre 1958 et 1977, puis discuté avec ses proches<sup>2</sup>, il me semble qu'à l'*Observateur*<sup>3</sup>, Jacques Ozouf a d'abord été un « journaliste », c'est-à-dire quelqu'un qui pratique cette activité, s'identifie et est identifié comme tel, mais aussi quelqu'un qui commente l'actualité. Cela abordé, il sera possible de s'interroger plus précisément sur le statut de cette prise d'écriture particulière.

## Jacques Ozouf, un journaliste

- 2 La biographie de Jacques Ozouf est suffisamment connue pour qu'il soit utile de la retracer dans ses moindres détails. Né en 1928 dans la Manche, il est un fils d'instituteur qui a grandi dans le républicanisme laïc puis dans la Résistance. Il a suivi parallèlement un parcours scolaire souvent qualifié de « parfait » : après avoir effectué ses études au lycée Henri IV, puis à la Sorbonne, il passe l'agrégation en 1954 et devient professeur de lycée à Caen. En 1962, il entre au CNRS, devient professeur à l'Université de Vincennes en

1968, avant d'être nommé directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) en 1974. Il s'agit bien d'un cursus que l'on décrirait aujourd'hui comme « exemplaire » et qui paraît comme évident.

- 3 Portant, dans un article intitulé « Un fils d'"institut." »<sup>5</sup> rédigé en 1974 à l'occasion de la mort de Georges Pompidou, Jacques Ozouf invite son lecteur à se méfier de cette « image d'Épinal » qui tend à légitimer *a posteriori* un parcours souvent plus chaotique et dont les effets de pouvoir ne sont pas neutres. Ce faisant, il s'adresse sans doute un clin d'œil à lui-même. De fait, Jacques Ozouf, fils d'instituteur, neveu de résistant, formé à l'analyse des faits, aurait tout aussi bien pu devenir journaliste. Ce détour contrefactuel n'est pas vain dans la mesure où, rappellent de nombreux proches, il a sérieusement hésité à abandonner la carrière professorale pour devenir pleinement journaliste au début des années soixante-dix<sup>6</sup>. Autrement dit, le journalisme n'a pas été pour lui un passe-temps, mais bien une activité essentielle à ses yeux.
- 4 Celle-ci fut en outre marquée par sa fidélité à un journal particulier, *l'Observateur*, dont il faut rappeler les caractéristiques. *France-Observateur* est créé en 1950 par un groupe d'anciens résistants qui, au moment de la guerre froide et de l'affirmation, à droite, du gaullisme et à gauche, du communisme, veulent porter la voix d'une gauche non communiste et social-démocrate. Il s'agit d'un journal d'information et d'opinion, comme le rappelle régulièrement son directeur Gilles Martinet, largement bricolé dans les premiers temps et très vite proche du PSU. Cette proximité très forte (au point de gêner la crédibilité des analyses), et surtout des ennuis financiers imposent une mue en 1964, date à laquelle l'équipe initiale est complétée par des personnes venues de *l'Express*, comme Jean Daniel ou Michel Bosquet<sup>7</sup>. C'est la naissance du « *Nouvel Observateur* », qui devient rapidement l'hebdomadaire de la gauche intellectuelle française, et porte des signatures aussi prestigieuses que celles de Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Jacques Rancière, mais aussi Pierre Vidal-Naquet, Jacques Le Goff ou Emmanuel Leroy-Ladurie.
- 5 Les effets de la mue ne doivent sans doute pas être exagérés : l'équipe demeure assez stable, le journal conserve son orientation de gauche non communiste et la dimension intellectuelle existait déjà auparavant<sup>8</sup>. C'est néanmoins à ce moment que l'hebdomadaire revêt cette identité et qu'il connaît un vrai succès : il tire à 69.000 exemplaires en 1966, puis à 370.000 exemplaires en 1972-1973, ce qui en fait l'un des premiers hebdomadaires d'opinion de la période<sup>9</sup>. D'après de nombreux auteurs, et ce que confirme Gilles Martinet dans l'historique du journal dressé pour le numéro-anniversaire des vingt ans en 1970<sup>10</sup>, Jacques Ozouf entre à *France-Observateur* en même temps que François Furet et Denis Richet, dès 1958. Il est alors professeur de lycée à Caen et vient, comme Furet, de quitter le Parti communiste français, dans lequel il n'était rentré que tardivement et avec certaines réticences. C'est le début d'une longue collaboration qui se poursuit sans interruption jusqu'à son accident cérébral en 1977.
- 6 Et celle-ci se fait bien en tant que journaliste comme le suggèrent différents éléments. Jacques Ozouf rédige 129 articles entre 1964 et 1977<sup>11</sup>, selon un rythme qui connaît une nette évolution : il réalise en moyenne trois articles par an entre 1964 et 1969, puis treize par an de 1969 à 1977, soit un article tous les mois, au moment où il devient professeur, puis directeur d'études. Surtout, alors que la majorité des personnalités citées plus haut interviennent sous la rubrique « Lettres-Arts-Spectacles » (ou « Opinion »), l'essentiel de ses articles (environ 70 %) se situe sous la rubrique « Événement » ou « Couverture », c'est-à-dire dans l'analyse directe de l'actualité. Enfin, contrairement à d'autres historiens proches du journal (comme Jacques Le Goff ou Emmanuel Leroy-Ladurie), sa position

universitaire n'est jamais mentionnée. Il signe simplement « Jacques Ozouf », et s'il est présenté, c'est en général comme « collaborateur ». En rappelant qu'il possédait une carte de presse, participait à la vie du journal et procédait occasionnellement à des enquêtes de terrain on comprend combien, au sein de l'hebdomadaire, il a voulu être d'abord un journaliste. L'analyse plus sociologique du « groupe des amis » du *Nouvel Observateur* menée par Louis Pinto aboutit d'ailleurs à une conclusion similaire<sup>12</sup> : Jacques Ozouf faisait partie des « familiers » du groupe, proche de l'entreprise et pouvant quasiment être considéré comme un journaliste de l'hebdomadaire<sup>13</sup>.

## Le commentaire de l'actualité

- 7 Si Jacques Ozouf a donc aussi été un quasi-journaliste, qu'a-t-il analysé ? Quel domaine de l'actualité a-t-il, selon le mot de François Furet, « décrypté » ? La réponse est simple : la vie politique française en train de se faire. Il est bien sûr le commentateur attiré de la plupart des résultats électoraux (des présidentielles aux cantonales), mais son champ d'observation est plus large : il couvre les hommes politiques, la vie des partis, les comportements électoraux des diverses catégories sociales, les événements ou encore les manuels scolaires... À l'inverse, toute analyse est constamment ramenée à cette perspective. En 1966 il commente ainsi un grand sondage sur les sentiments religieux des Français, et conclut, après un examen serré de l'appartenance religieuse, sur leurs liens avec les pratiques électorales<sup>14</sup>.
- 8 On aboutit à une remarque similaire si l'on considère les comptes rendus de la rubrique « Lettres-Arts-Spectacles » (soit 30 % de sa production) : sur quarante ouvrages recensés, huit seulement sont des ouvrages d'histoire proprement dits. Le reste se partage entre des ouvrages de sociologie politique publiés à la Fondation Nationale des Sciences Politiques (FNSP) ou des témoignages de chefs de partis ou de militants, qui sont invariablement transformés en source<sup>15</sup>. Considéré ainsi, 90 % de son activité journalistique a concerné l'analyse de la vie politique des années cinquante/soixante-dix, sous ses formes les plus diverses.
- 9 Pour cet exercice, Jacques Ozouf mobilise une manière de faire spécifique. Le travail critique est d'abord très exigeant. Les sources sont systématiquement discutées, qu'il s'agisse d'une déclaration officielle, d'un résultat de scrutin dont le découpage des circonscriptions altère la représentativité<sup>16</sup> ou même d'un film, tel « Aux urnes citoyens », paru en 1972 et qu'il décrit comme un film de « politique-réalité »<sup>17</sup>. Les idées reçues ou analyses toutes faites qui circulent d'un journal à l'autre sont en outre mises à distance et servent souvent de point de départ du propos. Enfin, il développe des démonstrations très rigoureuses, procédant par étapes successives, après discussion des faits, pour analyser son objet. À cela s'ajoutent des compétences spécifiques, comme l'analyse de scrutins électoraux ou de sondages, dont il est un spécialiste. Il faut rappeler qu'il s'agit pour lui d'un outil d'analyse parmi d'autres, dont il expose à chaque fois les modes de construction et souligne les possibles erreurs d'interprétation. Il participe d'ailleurs souvent à la préparation des questions, autour de points précis choisis en fonction de la problématique du dossier, et contribue également à l'essor de nouveaux outils, comme l'analyse de sondages postélectorales<sup>18</sup> ou encore la mise en place d'une « boussole des municipales » pour les élections de 1977<sup>19</sup>. Enfin, il mobilise une culture historique très sûre, selon deux orientations. Elle lui permet d'abord de répondre à certains usages abusifs du passé, qu'ils soient opérés par les partis de droite ou de gauche. En 1965 par

exemple, au moment où cette dernière brandit la « vague » du Front populaire comme une référence magique, il rappelle que celui-ci n'avait gagné qu'avec un écart de 300.000 voix<sup>20</sup>, ce qui suggère une autre manière de penser la conduite à tenir. Mais cette culture lui sert surtout à lester l'actualité et à constamment l'insérer dans un temps long : cela permet de ralentir les impressions d'une mutation effrénée des comportements politiques et de dégager des mutations beaucoup plus contrastées et complexes.

- 10 Quelles analyses tire-t-il de ce long travail de décryptage ? Il faut ici synthétiser des articles évidemment très divers, soumis au rythme hebdomadaire de parution, et gommer un peu l'inévitable part d'hésitation de certains textes. Il suffira pour illustrer cet aspect de mentionner les fréquents « sursis » annoncés à une droite qui remporte pourtant toutes les élections importantes de la fin des années cinquante aux années soixante-dix. Un certain nombre d'idées-forces se dégagent néanmoins des articles. En matière institutionnelle tout d'abord, Jacques Ozouf critique fortement la V<sup>e</sup> République, notamment la trop grande importance accordée à l'exécutif. Il dénonce surtout l'usage qui en est fait par les différents présidents, qu'il s'agisse de Charles de Gaulle, de Georges Pompidou ou Valéry Giscard d'Estaing<sup>21</sup>. Cela ne l'empêche pas de dégager des évolutions en ce domaine. La mort de Pompidou, ce « fils d'« instit. » » selon l'article précité, lui apparaît par exemple comme la fin d'un certain imaginaire de la III<sup>e</sup> République et l'affirmation d'une dimension plus technocratique du pouvoir. Par ailleurs, ces institutions encadrent des forces politiques, qui les modulent en retour. Le terme de « forces politiques » est le bon, car Jacques Ozouf prend le soin de distinguer à chaque fois les discours officiels, les images sociales, les dirigeants, les appareils, les militants, les électeurs convaincus et les électeurs hésitants. Là encore, quelques points-clés se dégagent. Un des thèmes récurrents est que la figure héroïque de De Gaulle est un leurre qui a masqué à la gauche l'affirmation réelle du gaullisme, à l'ère des partis de masse. Face à lui, la lente affirmation de la gauche non communiste à partir de 1965 tient à l'image fédératrice de Mitterrand et à la pluralité des courants en son sein, donnée qui est, selon lui, un élément spécifique de son dynamisme. Ce processus s'appuie aussi sur d'autres évolutions, comme l'effacement du parti communiste, repéré dès les années soixante. Là résident sans doute les analyses les plus incisives : Jacques Ozouf montre très bien la tension qui existe entre, d'un côté, le renouvellement des militants et l'affaiblissement de l'image de l'URSS au profit d'un refus des inégalités et, de l'autre, la force d'inertie des appareils comme de la culture interne du Parti<sup>22</sup>. Enfin, contre l'idée d'une (re)bipolarisation croissante, Jacques Ozouf montre à plusieurs reprises la résistance, puis l'affirmation d'un noyau centriste, qui est complété dans les années soixante-dix par ce qu'il appelle, à la suite de Jérôme Jaffré, des « centrismes de substitution »<sup>23</sup>.
- 11 C'est donc un paysage politique pluriel, en constant mouvement, qui s'offre au lecteur. Cela s'explique car le choix des électeurs n'est ni simple, ni absurde. Pour peu que l'on accepte de suivre Jacques Ozouf sur les terres de Chatenay Malabry ou de Châtellerault, on comprend vite que c'est bien ce dernier point, le comportement électoral des Français, qui l'intéresse en définitive. Contre l'idée d'actes irrationnels ou sensibles aux modes du moment, il souligne les pesanteurs sociologiques, géographiques et historiques. Au moment où l'on pense, dans la lignée de Vatican II, que les catholiques vont basculer à gauche, une analyse de sondage lui permet de montrer que plus la pratique catholique est réelle, plus le vote reste à droite : rejoue ainsi « un vieux clivage politique, droite catholique contre gauche laïque »<sup>24</sup>. De la même manière, lorsqu'il analyse les résultats

d'un département comme l'Orne, il rappelle qu'il ne faut pas se demander qui, de la droite ou de la gauche, gagne, mais avec quel pourcentage la droite est passée... Ces pesanteurs ne sont pourtant pas des déterminismes (sinon aucun mouvement ne serait possible). Dans cet ensemble de contraintes socio-historiques, ce sont bien les petits basculements, les micro-évolutions aux effets décisifs qui passionnent Jacques Ozouf (les fameuses 300.000 voix de 1936). C'est dans cette optique qu'il insiste régulièrement sur l'importance des élections municipales ou cantonales, aux déplacements en apparence limités, mais aux résultats signifiants et dont les effets, toujours décalés, peuvent être importants pour les scrutins dits nationaux<sup>25</sup>.

- 12 Au final, ces articles montrent une vie démocratique forte et ancrée dans un pays au long passé républicain. Cela ne l'empêche pas d'observer également des mutations à ce niveau de la pratique électorale, comme l'émergence de nouvelles pratiques politiques hors vote après 1968 ou celle, à la même période, d'attentes qui ne trouvent pas de traduction politique au sein des partis. Mais il apparaît surtout que les comportements politiques obéissent à des règles propres, subtiles, sur lesquelles viennent buter les proclamations officielles, les lieux communs du moment ou les certitudes scientifiques. Pour Jacques Ozouf, son rôle est d'en rendre compte et de les traduire pour le lecteur.
- 13 Se pose ici le problème de l'écriture : comment rendre clair – et *a fortiori* agréable à lire – ces analyses complexes ? Les articles, dont la longueur varie de quelques lignes à plusieurs pages, sont rédigés dans un style vif et structuré. Une série de « trucs » sont par ailleurs utilisés pour accroître la cohérence et la fluidité du propos. Le premier est sans doute le jeu entre le texte, les légendes des photos et les titres. Parfaitement maîtrisé, il rend cohérents et souvent drôles plusieurs niveaux de lecture. Les introductions et les conclusions sont également très travaillées. Les articles commencent souvent par l'idée-reçue du moment, à déconstruire, ou par des exemples incongrus que l'on retrouve en écho à la fin de l'article. La fiction peut également être mobilisée pour soutenir l'attention. Dans le compte rendu de l'ouvrage de François Goguel intitulé *Modernisation économique et comportement politique*<sup>26</sup>, Jacques Ozouf imagine tout le long un candidat à une élection qui cherche une circonscription à emporter. « Supposons-le lecteur du *Nouvel Observateur*, de gauche et non communiste ». La conclusion est sévère et les choix peu nombreux : « Peut-être la Drôme ? Romans, par exemple ? Ou la Haute Vienne ? Bassine-sur-Gartempe peut-être ? ». L'humour, on le voit, est enfin constamment convoqué, même dans les descriptions les plus techniques. À cet égard, le texte le plus drôle – et le plus corrosif – est sans doute le portrait au vitriol d'Arthur Conte dressé au moment où il est promu PDG de l'ORTF en 1973<sup>27</sup>.
- 14 Il faut cependant rendre au *Nouvel Observateur* ce qui lui appartient : la vivacité des textes est imposée par la taille limitée des articles d'hebdomadaire ; le jeu des titres et des légendes est assuré par la rédaction ; et l'humour ou l'impertinence, cela est sensible dans les autres articles, fait partie du « style » du journal. Ces articles sont donc des articles du « Nouvel Obs », insérés dans la ligne éditoriale de l'hebdomadaire. Certains éléments semblent toutefois caractériser l'écriture de Jacques Ozouf. C'est le cas notamment des références souvent amusées aux classiques (Proust, Plutarque, Pascal) ou à l'histoire (Jules Guesde, les luddites, Louis Sébastien Mercier ou Henri-Joseph Dugué de la Fauconnerie). Sans doute est-ce aussi pour lui un moyen de mettre à distance sa propre position d'historien (pour une plus grande efficacité d'analyse). Mais cela donne à ses articles une tonalité très spécifique : on reconnaît facilement leur auteur.

- 15 Telles sont les particularités des articles de Jacques Ozouf proposés pendant ces dix-neuf ans dans le *Nouvel Observateur* : une méthode, un champ d'actualité, des analyses spécialisées et un style à la fois original et dans le ton du journal. Il convient maintenant de s'interroger sur le statut de cette prise d'écriture particulière.

## Science historique, journalisme et engagement républicain

- 16 Sur son rapport à l'histoire, tout d'abord. On l'aura compris, Jacques Ozouf utilise ses compétences d'historien pour décrypter l'actualité (critique et croisement des sources, connaissance du passé et usage du temps long...). Il est possible à l'inverse de se demander dans quelle mesure le commentaire de l'actualité n'a pas influencé sa pratique d'historien. La question est sans doute un peu artificielle, car les deux vont inévitablement ensemble<sup>28</sup>. Deux points peuvent toutefois être soulignés : d'abord la plupart des comptes rendus concernent des ouvrages de sciences politiques (qu'ils penchent vers l'ethnographie ou vers la sociologie politique), que Jacques Ozouf utilise ensuite. Dans une analyse des rapports entre la gauche et De Gaulle parue en 1971<sup>29</sup>, il a par exemple recours à une étude lexicographique qui lui permet de montrer que, dans ses discours télévisés prononcés entre 1958 et 1965, De Gaulle a utilisé autant de fois le mot « gauche » que le mot « autoroute » (5 fois), ce qui illustre, selon lui, la manière dont le Général a tenté d'effacer symboliquement l'opposition. On peut alors se demander s'il n'y a pas eu là un lieu de passage et d'expérimentation – parmi d'autres bien sûr – entre disciplines.
- 17 La période est par ailleurs spécifique sur le plan historiographique. Je caricature grossièrement une situation plus subtile, mais disons qu'elle voit l'épanouissement d'une analyse des « structures » (que les plus signifiantes soient économiques et sociales pour les uns, mentales pour les autres), en tous cas d'une analyse, à partir de séries chiffrées, de blocs plus ou moins homogènes considérés sur un temps long et articulés sur des découpages sociaux acceptés, dans lesquels l'individu est effacé<sup>30</sup>. Or, Jacques Ozouf, sans renier le recours aux faits et aux données chiffrées, procède par croisement des temporalités, cherche les acteurs et évoque des représentations (le terme est utilisé). Toujours produites, ces dernières recouvrent mal des groupes sociaux qu'il faut constamment redéfinir et se prolongent dans des pratiques particulières. En ce sens, sa « manière de faire » correspond, dès 1969, à certains des déplacements qui seront mis en avant lors du « tournant critique » des *Annales*, en 1989<sup>31</sup>. Il ne faudrait bien sûr pas faire de Jacques Ozouf le précurseur idéal de ce qui serait la « bonne » manière de faire de l'histoire. Ce constat appelle plutôt deux remarques, ou hypothèses. La première est que l'on sait que le programme évoqué plus haut a été constamment, et très tôt, discuté, par l'histoire sociale, par l'histoire des mentalités<sup>32</sup>, et aussi par l'histoire politique, longtemps tenue à l'écart de ces évolutions<sup>33</sup>. Peut-être en a-t-on là simplement une illustration. Par ailleurs, on peut se demander dans quelle mesure l'analyse du présent, où le temps long vient nécessairement s'échouer (faute de quoi, il serait possible de prévoir ce qui va se passer), n'encourage pas cette manière de faire : n'a-t-elle pas alors constitué, à son niveau bien sûr, un laboratoire parmi d'autres en la matière ?
- 18 Ces considérations invitent à se demander ensuite si cette parole n'est pas, après tout, celle d'un « intellectuel »<sup>34</sup>. Cette pratique paraît en effet très réfléchie, Jacques Ozouf est

professeur en 1968, directeur d'études en 1971 et le *Nouvel Observateur* est réputé pour être la plateforme d'« intellectuels », revendiqués comme tels. Cependant, on l'a vu, Jacques Ozouf ne met jamais en avant sa fonction – ou une fonction, contrairement aux autres figures qui interviennent. Par ailleurs, il n'adopte pas la même posture : il ne s'agit pas pour lui d'expliquer le passé, de juger le présent ou de proposer des pistes pour l'avenir, mais bien d'analyser le fait politique en train de se faire, que cela plaise ou non, à la droite comme à la gauche. « Informer et mettre en contexte », selon le *credo* initial du journal. En ce sens, il est bien d'abord un journaliste. Il est même plus précisément un journaliste politique, qui mène des enquêtes, participe à la vie du journal, et apporte des compétences et un style spécifiques<sup>35</sup>.

- 19 On peut alors se demander si Jacques Ozouf n'est pas révélateur d'une mutation du métier de journaliste qui s'opérerait dans les années soixante/soixante-dix. Je reprends ici les suggestions d'une présentation d'un dossier consacré à « ceux qui racontent notre histoire » en 1974<sup>36</sup>. Selon l'auteur la période verrait en effet l'affaissement du « modèle Camus » et l'entrée en scène de nombreux « écrivains » et universitaires dans le métier consacré au décryptage de « l'histoire immédiate ». Jacques Ozouf serait alors représentatif de ce mouvement.
- 20 Cette pratique journalistique n'empêche pas enfin l'engagement politique – c'est là un autre *credo* du journal. À plusieurs reprises, Jacques Ozouf se dit clairement de gauche, laïc et social-démocrate. Cet engagement n'est d'ailleurs pas linéaire et connaît des évolutions : au cours des années soixante-dix, il semble ainsi plus impatient à l'égard des inégalités sociales et son propos prend une coloration nettement plus sociale dans une France qui semble rivée à droite<sup>37</sup>.
- 21 Cependant, cette colère s'exprime toujours dans un cadre démocratique : les opinions des autres sont systématiquement respectées, et sont considérées au pire comme faisant partie du paysage politique. Et ses analyses s'inscrivent toujours à l'intérieur de ce cadre. Comme il le dit en filigrane dans certains articles, il s'agit en fait pour lui de mettre au jour les rapports de forces en présence, d'aider ainsi le lecteur à clarifier ses choix et surtout d'ouvrir des possibles adaptés aux règles du jeu. L'analyse scientifique est ainsi pour lui un mode d'action en régime républicain. De cette manière, me semble-t-il, science historique, journalisme et engagement vont bien ensemble, dans un projet cohérent<sup>38</sup>. C'est pourquoi je parlerai volontiers d'un « engagement républicain » de Jacques Ozouf dans et par ses articles. En définitive, c'est cette sorte d'accroissement du jeu démocratique qu'il a proposé ainsi, une fois par mois, aux différents lecteurs du journal.

## Conclusion

- 22 Que conclure ? Il était tentant, dans la perspective d'un « hommage », de placer Jacques Ozouf dans la lignée des « grands historiens », celle des Gabriel Monod et des Marc Bloch, qui, non sans déchirements parfois, ont critiqué leur époque et se sont engagés dans les combats du temps<sup>39</sup>. Ce positionnement se serait en outre inscrit dans une période qui paraît aujourd'hui bénie, ces années soixante-dix où les historiens (et les intellectuels en général) trouvaient un réel écho dans l'opinion publique – l'idée sous-jacente étant qu'aujourd'hui ce ne serait (ou ce serait moins) le cas, comme en attestent les nombreuses réflexions sur la place de l'historien dans la cité. La « figure » de Jacques Ozouf aurait ainsi pris toute sa dimension, dans ce portrait plaisant, quoiqu'un peu nostalgique.

- 23 Pourtant, après avoir lu ces articles qui invitent en permanence à se méfier des images trop évidentes, qu'elles soient séduisantes ou non, ce tableau paraît difficile à tenir. Il correspond d'ailleurs imparfaitement à ce que l'on vient de décrire, et si l'on rappelle que la pratique du journalisme était à l'époque assez mal vue de la communauté historique, on comprendra que la situation d'alors était plus complexe. Il paraît plus juste de retenir qu'avec Jacques Ozouf en journaliste, on a affaire à quelqu'un qui a prolongé ce « rôle social » de l'historien de manière très singulière, en l'adaptant aux conditions politiques et médiatiques de son temps. Image moins ample, plus pertinente, plus optimiste peut-être.

---

## NOTES

1. Elle signale en effet qu'« on ne sait pas bien ce qu'il avait fait exactement » (« Jacques Ozouf, historien », *France culture*, 22.01.07)
2. Notamment avec Mona Ozouf, que je tiens ici à remercier.
3. On entend par-là l'expérience qui comprend ensemble *France-Observateur* et le *Nouvel Observateur*.
4. En fait, VI<sup>e</sup> section de l'EPHE (École pratique des hautes études), car l'EHESS est créée officiellement en 1975. Nous reprenons cette dénomination par souci de simplification.
5. « Un fils d'"institut." », *Nouvel Observateur* (désormais NO), avril 1974, n° 491.
6. Il avait reçu une proposition de Charles Perdriel pour laquelle il a fortement hésité. Françoise Giroud semble avoir fait une demande similaire dès les années soixante, pour l'*Express* (entretien avec Mona Ozouf).
7. Louis Pinto, *L'Intelligence en action : Le Nouvel Observateur*, Paris, Métailié, 1984 ; Mona Ozouf, préface à *Un itinéraire intellectuel : l'historien journaliste, de France-observateur au Nouvel Observateur (1958-1997)* Paris, Calmann-Lévy, 1999.
8. *France-Observateur* proposait déjà des articles de Jean-Paul Sartre ou de Marguerite Duras.
9. Marc Martin, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997. Il est devancé par l'*Express* (260.000 en 1965; 614.000 en 1972), puis le *Point*, créée en 1972 (161.000 en 1973, 300.000 en 1981), et par *Marianne* ensuite.
10. NO, n° 283, avril 1970.
11. Je n'ai pas retrouvé les articles de la période 1958-1964, à cause de son pseudonyme, tardivement mis à jour : il signait ses premiers textes Jacques Vial.
12. Louis Pinto, « Les affinités électives : Les amis du *Nouvel Observateur* comme "groupe ouvert" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, 1981, p. 105-127.
13. Il faut rappeler également que pendant cette période, ses ouvrages ne sont pas encore parus. *Nous les maîtres d'école* est publié en 1967, mais ses principaux travaux historiques, tels *Lire et Écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry* (avec François Furet, Paris, éd. de Minuit, 1977) ou *la République des instituteurs* (Paris, Seuil, 1992) sont postérieurs. Cela a peut-être facilité son identification comme journaliste, dans le regard du journal comme dans celui du public.
14. « Les catholiques français ont-ils changé ? », NO, n° 102, octobre 1966.
15. Le plus révélateur étant le cas de *La nuit finit à Tours*, de Jean Fréville, dont il analyse les différentes éditions et les remaniements du texte pour étudier les mutations du Parti communiste (« Histoire : un mauvais Tours », NO, n° 320, décembre 1970).

16. C'est le cas des élections municipales notamment (détaillé dans « La gauche avec des si », NO, n° 430, février 1973.)
17. « Les inconnus d'Arras », NO, n° 412, novembre 1972.
18. Ils sont très vite utilisés de manière récurrente : pour les législatives de 1973, pour les présidentielles de 1974, pour les cantonales de 1976... La « nouveauté » du procédé, mise en avant par le journal, doit cependant être nuancée puisqu'il est utilisé dès 1962 par la FNSP.
19. Il s'agit d'une série de sondages proposant les mêmes questions à dates régulières, afin d'atténuer l'effet « photographie de l'opinion » et de dégager des lignes de forces (NO, n° 627, 630, 634, 638, soit novembre, décembre 1976 puis janvier 1978). En février 1973, il expérimente également une simulation de résultats électoraux réalisée avec des mathématiciens et un spécialiste de sciences politiques (« La gauche avec des si », art. cité)
20. Cet exemple est rappelé plus tard, en 1972 puis en 1973.
21. Cf. par exemple « Une si jolie petite constitution », NO, n° 470, décembre 1973.
22. Cf. par exemple : « Ce qui change chez les communistes », NO, n° 273, février 1969.
23. Ils comprennent notamment l'électorat écologiste ou l'électorat jobertiste. Cf. « L'électorat "vert" » (NO, n° 639), « Des électeurs venus d'"ailleurs" » (sur les jobertistes, NO, n° 640), « La France recommencée » (NO, n° 645).
24. « Les Catholiques français ont-ils changé ? », art. cité.
25. « Municipales, La France recommencée », NO, n° 645, 1977 (la droite perd 16 % dans l'Orne) ; « Ceux qui l'ont lâché », NO, n° 233, 1969 ; La victoire d'Edith Cresson à Châtellerauld en 1974, fief traditionnel du centre-droit, est analysée ainsi comme un vrai bouleversement, qui peut s'expliquer (« Élections : le vent de Châtellerauld », NO, n° 572, octobre 1974).
26. Armand Goguel, *Modernisation économique et comportement politique d'après un échantillon d'un trentième du corps électoral français*, Paris, A. Colin, 1969, NO ; n° 280, mars 1970.
27. « Exégèse : les bonnes œuvres d'Arthur Conte », NO, n° 406, août 1972.
28. Comme l'a rappelé Mona Ozouf lorsque je lui ai évoqué la question (entretien avec Mona Ozouf).
29. « Elle et lui », NO, n° 420, 1971, Jean Boutier, Dominique Julia.
30. Jacques Revel, « Histoire et sciences sociales : une confrontation installée », in Jean Boutier, Dominique Julia, *Passés recomposés. Champs et les chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, p. 69-82.
31. « Histoire et sciences sociales : un tournant critique », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989.
32. Jacques Revel, *op. cit.*
33. Avec notamment les travaux de Michel Winock, Pierre Nora, Jacques Julliard ou François Furet. Dans son article « Changement de paradigme en sciences sociales » (*Le Débat*, 1988), Marcel Gauchet synthétise plus tard certains des basculements opérés.
34. Entendu comme un détenteur reconnu de savoir, qui intervient en tant que tel dans le débat public. À cette période, considérée comme un « âge d'or » pour les intellectuels, la position s'accompagne d'une définition de soi particulière.
35. C'est pourquoi il est bien « journaliste », plus que « historien-journaliste » comme l'a proposé Mona Ozouf à propos de François Furet (Mona Ozouf préface à *Un itinéraire intellectuel [...] op.cit.*) Fait révélateur, pour les 20 ans du journal, ce dernier rédige un article sur « Histoire : le temps de l'informatique », quand Jacques Ozouf propose un texte sur les témoignages comme source pour l'analyse du présent (« Actualité : l'événement au triple galop », NO, n° 268, décembre 1969). Malgré l'amitié et les signatures communes, ils proposent bien deux approches différentes. De la même manière, si François Furet penche vers une histoire « conceptuelle » du politique, à la traque de plus en plus amère des « illusions », Jacques Ozouf tend vers une histoire sociale des pratiques politiques et paraît plus fasciné par le fonctionnement par le bas, du jeu et des comportements démocratiques.
36. « Ceux qui racontent notre histoire », NO, n° 482, 1974.

37. Cf. Par exemple : « Paysans : ni Marx, ni Mansholt », NO, n° 420, novembre 1972 ; « Un sondage de la SOFRES : jugez vos patrons », NO, n° 464, octobre 1973.

38. On retrouve, discrète et sous-jacente, une confiance éprouvée entre histoire, raison et République, renouvelée ici de manière aiguë et sous une forme particulière (sur cette confiance, qui est notamment celle des historiens des débuts de la III<sup>e</sup> République, et ses prolongements, cf. Antoine Prost , « Une fonction sociale ambiguë », in *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996).

39. Olivier Dumoulin, *Le Rôle social de l'historien : de la chaire au prétoire*, Paris, A. Michel, 2003.

---

AUTEUR

QUENTIN DELUERMOZ

Université Paris-I, Université Paris-IV